



Lia Rodrigues et Robyn Orlin, l'emprise des sens

Avec leurs pièces chatoyantes, les chorégraphes brésilienne et sud-africaine ont réveillé Montpellier Danse, où régnait une atmosphère mélancolique

(...) une autre danse, en flirt avec la performance plastique et théâtrale, a néanmoins montré toute sa vitalité sur les plateaux pétaradants de Lia Rodrigues et Robyn Orlin.

Farine et curcuma

Lorsque l'on est une compagnie de danse brésilienne comme celle de Lia Rodrigues et que l'on voyage parfois jusqu'en Europe, on fait face à un certain nombre de restrictions en termes de transport de décors. Disons qu'idéalement, le spectacle (enfin sa scénographie) doit pouvoir tenir dans deux sacs de voyage. Et qu'un certain nombre d'accessoires doivent pouvoir s'acheter sur place, à peu près partout. C'est ainsi, de cette contrainte économique, qu'est née dans l'esprit de la chorégraphe, anciennement interprète pour Maguy Marin, l'idée d'une performance épicée pour dix danseurs. Epicée, au sens littéral du terme. Non pour livrer une réflexion sur la transformation des matières premières. Mais pour créer une cérémonie chatoyante et interlope, où l'on s'émerveillerait de voir des danseurs, nus, souffler à pleins poumons sur du café, de la farine et du curcuma, avant de se maquiller le corps en homme noir, en femme blanche ou en corps-soleil.

Le matin même de la première de *Para que o céu não caia* («pour que le ciel ne tombe pas») à Montpellier, Lia Rodrigues avait parlé de sa pièce comme d'un travail sur la «rencontre avec la différence». Le soir, on découvrait à quel point ces mots dérisoires, galvaudés, pouvaient s'incarner sur le plateau avec une inventivité stupéfiante. La chorégraphe brésilienne, inspirée ici par la pensée du peuple indigène Yanomami, n'a pas lésiné sur les symboles : nous sommes invités à monter sur la gigantesque scène du Corum et à passer derrière les pendlons pour découvrir un autre plateau, invisible depuis les gradins. C'est là, dans l'envers du décor, dans les clairs-obscur magnifiques du créateur lumière Nicolas Boudier, que se déroule une déambulation fascinante, sorte de performance animiste, de rituel incantatoire exécuté par une étrange communauté. Unissons telluriques, puissance tribale (passion numéro 1 sur les plateaux actuellement), énergie brute déployée en contact quasi physique avec les spectateurs - le tout, dans une esthétique suffisamment éloignée de l'écueil folklorico-touristique pour permettre un vrai départ en trip (oui, après tout pourquoi pas, unissons nos forces pour soutenir le ciel...).

Pendant que, debout dans le même espace de jeu que les danseurs, on gesticule frénétiquement pour éviter les projections d'épices et se repositionner dans l'espace sans gêner autrui (attention, autre symbole), on rêve au visage que doit prendre la pièce dans son contexte de création. A Rio de Janeiro, Lia Rodrigues travaille dans un gigantesque hangar installé en plein cœur de la favela de Maré. L'été, il peut y faire plus de 40°C. Les épices, là-bas, n'ont pas besoin de vaseline ou de crème Nivea pour coller à la peau, la sueur s'en charge. Le hangar n'a pas de portes, pas de fenêtres. Travailler avec le vacarme tonitruant, continu, du dehors exige un calme olympien au dedans. D'où, peut-être, la puissance magnétique de cette pièce qui déridait tous ceux qui, comme nous parfois, roulent des yeux face aux tentatives de communion scène-salle, d'interpellation politique du spectateur (en gros, toutes les resucées du théâtre forum d'Augusto Boal) quand elles ne sont pas portées par un réel talent poétique.

Couches de cellophane

Il n'était pas anodin de voir ces deux pièces à quelques heures d'intervalle. Pas grand-chose à retenir en termes d'esthétique, puisque la poésie silencieuse de Lia Rodrigues est à des kilomètres de l'humour pop survolté de Robyn Orlin. Mais disons que le sous-titre de la pièce de l'une, *Requiem pour l'humanité*, vaudrait aussi pour l'autre. On les découvre à l'heure où l'on entend enfler les controverses autour du postcolonialisme (*lire Libération du 30 juin*), où l'on voit plusieurs artistes s'attacher à repenser le «grand récit» d'une histoire de l'art souvent accusée d'occidentalo-centrisme (le nouveau projet de la Tate Modern, apprend-on). A l'heure où l'on entendait aussi le témoignage amer de Robyn Orlin en conférence de presse. Cette artiste (souvent qualifiée d'«irritation permanente» en Afrique du Sud) expliquait avoir dû quitter son pays pour s'installer à Berlin : «Parce que je suis blanche, mon opinion en Afrique du Sud n'a plus aucun poids.» *Para que o céu não caia* et *And So You See...* semblent réfracter ces sujets.

Chacune à leur manière, ces deux grandes œuvres marquantes du festival offraient des cérémonies chatoyantes, sensuelles, mais aussi inquiètes. Chatoyantes en ce qu'elles proposent un même plaidoyer humaniste pour le partage de la visibilité (des corps, des communautés) et la circulation des identités - avec des jeux sur le maquillage, l'ambiguïté des représentations et la variabilité des points de vue (via des miroirs et des caméras chez Robyn Orlin, ou un changement d'espace permanent chez Lia Rodrigues). Et inquiètes parce qu'elles semblent inventées pour conjurer une catastrophe à venir.

Ève Beauvallet envoyée spéciale à Montpellier

MONTPELLIER DANSE Jusqu'au 9 juillet. **PARA QUE O CÉU NÃO CAIA** de LIA RODRIGUES En tournée : du 4 au 12 novembre au CentQuatre à Paris (75019) ; du 22 au 23 novembre à Tarbes (65) ; du 25 au 26 novembre à Toulouse (31)